

Ramus, philosophe indigné

Peter Sharrat

Citer ce document / Cite this document :

Sharrat Peter. Ramus, philosophe indigné. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°2, juin 1982. pp. 187-206;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1982.1148>

https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1982_num_1_2_1148

Fichier pdf généré le 11/01/2019

Ramus, philosophe indigné

Dans un livre sur les réformes qu'il souhaitait instituer dans l'Université de Paris, Pierre Ramus raconte l'histoire suivante :

M'est il donc permis de dire ce qu'il avint à un Philosophe en la court du Roy Henry vostre pere, à S. Germain? Il estoit en dispute avec quelques courtisans de ces bienheureux professeurs de Medecine et Theologie, de fortune un Medecin survient qui sans simulation aucune, ains presque de cholere, print la cause en main pour ces compaignons. Les livres de Medecine (dict il) se lisent plus commodément en estude privee, et s'entendent mieux que si on les oyoit en escoles publiques, d'un lecteur ordinaire, par ce que l'auditeur perdrait beaucoup de bonnes heures a hanter les escoles, comme pour y aller, ou pour ouyr la leçon, ou pour en retourner. Outre il y a plusieurs et differens actes, ausquelz nous autres docteurs presidons, disputons, et jugeons de la diligence et de l'estude des escoliers. Brief en ces actes notre profession est beaucoup mieux employee qu'en nulle autre lecture. Alors le Philosophe print la parolle et dict, attendu que nous avons esté tous deux instituez et nourris en mesme Université, ne pourrions nous tant soit peu nous garder de ceste cholere familiere en nos disputes et contentions? et disputer politiquement de la maniere de bien gouverner et bien entretenir les escoles. Le Medecin fut de son advis et luy accorda. Si vous pensez, dict le Philosophe, que je parle en cecy de vous, ou pour vostre regard, je dy et confesse que vous estes singulier Medecin, et que si jamais Medecin fut proufitable à la republique que vous estes celuy la. Or il n'est pas question icy de vostre sçavoir, mais de la profession de Medecine, et me semble que vous pourmenant icy avec moy en ceste court royale, si fort esloigné de vostre escole, que vous ne la pourriez aisement soustenir. Quand mon temps est venu, je preside à mes actes (dict le Medecin), ce jourdhuy l'un de mes compaignons preside, puis quand le tour de ceux qui president sera retourné à mon ranc, je presideray encores. Vrayment, dict le Philosophe, vous respondes fort bien, et à propos : je disputeray avec vous, non par argument subtil, mais par exemple domestique et familiere. L'Université de Paris a plusieurs colleges, comme vous sçavez, les principaux ont des lecteurs et des regens es artz liberaux, qui tiennent subjetz à leur autorité, et ausquelz ilz ordonnent les heures et les conditions de leurs leçons et de leurs disputes qui se font de jour en jour, pour ceste occasion ilz sont logez et nourris, et plus, ont quelques presens honnestes de leurs disciples. Et quoy? Si quelcun de ces regentz n'entroit en sa classe qu'à dix heures du matin, ou à cinq du soir, et estant en chaire il se monstrest à ses disciples seulement pour les ouyr, comme vous faites, et pour estre juge de leurs querelles et de leurs disputes, penseriez vous qu'il feust raisonnable que le principal les nourrist, et les

logeast, et que les escoliers luy donnassent? Non vraiment (ce dict le Medecin) mais vous comparez mal une superieure faculté à l'inferieure. Bien (ce dict le Philosophe) mais encores ce precepteur grammairien se monstroït deux fois tous les jours à ses disciples, mais à peine vostre tour revient il à chascun de vous de dix ans en dix ans, sans laisser toutesfois de rendre cher et precieux à vos disciples, cest acte repeté la dixiesme annee. Alors le Medecin se prend a soubrire, et frappant l'espaule du Philosophe s'en alla¹.

Il y a toutes raisons de croire que le médecin en question était le grand Fernel ; le philosophe, bien entendu, était Ramus lui-même. Dans cette anecdote nous le surprenons dans l'acte de se raconter. Le ton du passage rappelle le philosophe Alain, comme d'ailleurs Alain rejoint Ramus à beaucoup d'égards. Nous nous rendons ici compte de la tension qu'il ressent entre son manque de respect pour ses aînés et leurs privilèges immérités, et le besoin inéluctable de se conformer à eux. Et ne s'y discerne-t-il pas aussi son impuissance à aller au fond de sa pensée?

Pierre de la Ramée (1515-1572), mieux connu sous son nom incorrectement latinisé de Ramus, a toujours suscité de vives réactions chez ses lecteurs, et chez ceux, plus nombreux, qui se contentent de le citer. Polémiste lui-même — le surnom *adversarius* lui irait à merveille, contestateur acharné, « grandement désireux de nouveautez » comme disait de lui Étienne Pasquier, et homme d'un caractère rebutant, ce n'est que lentement qu'il engage notre sympathie. Pour des raisons assez difficiles à expliquer (à part l'ingratitude du terrain) Ramus n'est pas bien connu en France, et il n'existe en français aucune grande vue d'ensemble à son sujet qui soit de date récente. Il existe, c'est vrai, quelques ouvrages qui touchent une partie de son œuvre, en premier lieu l'étude de M. R. Hooykaas, intitulé *Humanisme, Science et Réforme, Pierre de la Ramée*, publié à Leyde en 1958, et l'édition qu'a préparée M. Michel Dassonville de la *Dialectique* de 1555, publiée à Genève en 1964 avec une subvention canadienne. Le lecteur français qui ne comprend que le français est obligé de se limiter à ces deux ouvrages, et à quelques articles éparpillés dans des revues savantes, à moins d'exhumer le vieux livre de Charles Waddington-Kastus, *Ramus : sa vie, ses écrits et ses opinions*, qui a vu le jour en 1855. Ce livre, qui s'est vu accorder une réimpression photographique américaine il y a quelques années, a fait beaucoup pour garder vivante la mémoire de notre auteur jusqu'à nos jours, et rassemble des textes et des renseignements que l'on ne trouve nulle part ailleurs ; il reste, pour le lecteur français, l'ouvrage de référence qui fait autorité.

1. *Advertissements sur la réformation de l'Université de Paris*, 1562, p. 57-61.

Mais Waddington n'est pas sans défauts : il a principalement le démerite d'avoir donné dans le romanesque à l'égard de la carrière déjà mouvementée de son héros, et sa propre conviction religieuse l'a rendu incapable de voir sa vie et sa mort autrement que comme un martyr protestant. De plus, dans les vingt ans qui viennent de s'écouler, les études ramistes ont connu à l'étranger un renouvellement et un essor, de sorte que le travail de Waddington a été largement dépassé, et Ramus a été réinstallé dans la position qui lui est due dans l'histoire intellectuelle du xvi^e siècle. Aux travaux de langue française que j'ai signalés il faut ajouter ceux du Père Ong, et des professeurs Vasoli et Verdonk. Le Père Walter Ong a publié en 1958 la bibliographie de toutes les éditions de Ramus ayant paru avant 1700, avec une indication de leur présence dans les principales bibliothèques européennes et américaines (*Ramus and Talon Inventory*, Cambridge, Mass.), et au même moment, un livre serré et riche qui montre la place de Ramus dans la philosophie scolastique en évolution, *Ramus, Method and the Decay of Dialogue*. M. Johannes Jacobus Verdonk, dans son *Petrus Ramus en de Wiskunde* (Assen, 1966) se réserve aux mathématiques, pour faire ressortir la passion et la compétence de Ramus dans ce domaine, ainsi que l'importance de l'« atelier » mathématique qui se composait de ses disciples qui recopiaient et traduisaient le *corpus* des mathématiciens grecs. M. Cesare Vasoli, dans *La Dialettica e la Retorica dell'Umanesimo* (Milan, 1968), trace les rapports étroits et changeants entre ces deux parties du trivium et définit le rôle central de Ramus dans le débat. Je ne parlerai pas des autres chercheurs de tous les pays qui continuent à accorder à Ramus une attention des plus vives. Qu'il suffise pour le moment de se rendre compte de ce renouvellement d'intérêt.

Rappelons brièvement les points les plus saillants de la vie et carrière de Ramus. Il est né en 1515, six ans après la naissance de Jean Calvin, et à quelques kilomètres de Noyon, dans le petit village de Cuts. La pauvreté de sa famille lui a valu un début de carrière scolastique bien pénible ; ses deux premières tentatives de s'installer à Paris afin de poursuivre ses études, ont échoué, et ce n'était qu'avec beaucoup de difficulté qu'il a réussi finalement à trouver un emploi de domestique qui lui a permis d'entrer au célèbre collège de Navarre. En 1533, il a dû être témoin du passage rapide du jeune Ronssard, peu fait pour les bancs scolaires et les cours d'école. Trois ans plus tard Ramus a été reçu à la maîtrise : le sujet exact de la thèse qu'il aurait soutenue à cette occasion est lui-même un sujet de débat. Une tradition ancienne, mais qui ne date que de 1575, soit quarante ans après la soutenance, exposée dans la *Vita Rami* de Johann Thomas Freige, voudrait faire croire qu'il ait passé une journée entière à défendre la proposition *Quaecumque ab Aristotele dicta essent commentitia*

esse. Qui plus est, le *commentitia* de ce titre s'est peu à peu transformé en *falsa*, par l'intermédiaire de traductions en langues vulgaires, suivies par la retraduction en latin, et la mythologie qui inspire les articles d'encyclopédie a consacré l'idée d'une fougueuse et courageuse répudiation totale du Stagirite. Il est inutile, dans l'absence de preuves, de s'arrêter sur le vrai contenu et la portée de cette thèse, et dangereux d'y attacher plus d'importance qu'elle n'avait pour lui et pour ses contemporains, qui ont soigneusement oublié de nous en parler. Ce qui est certain, c'est qu'après sept ans d'enseignement dans les petits collèges (collège du Mans, et collège de l'Ave Maria) il a sorti deux livres sur la dialectique qui ont connu un grand retentissement, et ont corroboré rétrospectivement le mythe de la profondeur de son anti-aristotélisme. Si je m'attarde aussi longuement sur ses débuts c'est pour essayer de redresser un peu la balance et modérer la notion d'un Ramus platonicien ou néo-platonicien jusqu'au bout des ongles. Il est vrai que dès le début Ramus attaquait Aristote et qu'il se vantait de son allégeance fidèle à Platon, mais ni ce refus ni cette acceptation ne résiste à un examen profond. Ces premiers opuscules, les *Dialecticae partitiones* et les *Aristotelicae animadversiones*, datent de 1543. Il faut distinguer entre les tons de ces deux livres. L'enthousiasme et la vive excitation de celui-là ne peuvent que plaire — parfois une fraîcheur capiteuse se dégage du texte — même si le contenu logique en est mince ; mais celui-ci nous révèle Ramus en train de faire l'apprentissage de la controverse, joutant avec lui-même, ou avec un adversaire qui ne vit que dans son imagination, et le livre finit par nous agacer. Leur impact a dû être énorme. La logique se prêterait donc à la compréhension, serait aussi abordable, aussi naturelle que la raison elle-même ! On peut se figurer l'affranchissement que promettait l'attitude humaine et sensible du jeune maître, qui annonçait dans les trois grandes divisions de sa logique, *natura*, *doctrina*, *exercitatio*, tout son programme libéral. Puisque ces deux livres tendaient à saper autant l'autorité du corps enseignant de l'université que la doctrine du Philosophe, certains d'entre ses collègues, soucieux de maintenir leur position professionnelle avec tous leurs privilèges matériels et intellectuels, s'unissaient contre lui. Selon Nancel, c'était Pierre Galland, recteur jusqu'en octobre 1543, qui menait l'attaque. Son successeur, Guillaume de Montuelle, a fait condamner les livres de Ramus par la Faculté de théologie, et porté plainte contre lui devant le Prevost de Paris pour avoir troublé l'ordre universitaire. Antonio de Gouveia, le juriste portugais s'est mêlé de l'affaire, et l'a portée à la Grande Chambre du Parlement de Paris ; bientôt François I^{er} s'est vu obligé d'intervenir, ordonnant que Ramus et Gouveia paraissent devant un comité composé de cinq personnes. Au bout de deux jours de débats

les représentants de Ramus se sont retirés et il a été obligé de se soumettre. Le premier mars 1544, par arrêt du roi il a été défendu à Ramus d'enseigner ou d'écrire sur la philosophie.

De ce moment, au moins, date son intérêt pour la rhétorique et les mathématiques, où il se réfugie lors de ces entraves à sa liberté ; son champ de vision est aussitôt élargi. Quelques mois après sa condamnation il a fait paraître une *Oratio de studiis mathematicis*, qui préconise une alliance fort intéressante de la rhétorique et des mathématiques, des deux cultures, dirions-nous peut-être, qu'a suivie une édition d'une traduction latine des *Éléments* d'Euclide (1545). Au cours de cette même année il a été nommé principal (*gymnasiarchus*) du collège de Presles, poste qu'il gardera presque jusqu'à la fin de sa vie, ayant comme collègue, au début, son ami et associé littéraire Omer Talon (Audomarus Talacus) ; celui-ci a publié en 1545 ses *Institutiones oratoriae*, qui, semble-t-il, sont en grande partie dues au travail de Ramus, achevées seulement et mises au point par Talon qui était meilleur styliste et plus féru des lettres classiques. L'année suivante Ramus est allé jusqu'à publier plus ou moins clandestinement une nouvelle édition de ses propres *Institutiones dialecticae*, mais sous le nom de Talon, pour ne pas tomber sous le coup de l'édit royal. Après la mort de François I^{er} en 1547 il a regagné le droit de composer et publier ses ouvrages philosophiques, grâce à Diane de Poitiers et Charles de Lorraine, alors Cardinal de Guise, qui ont exercé leur influence sur celui que Ramus appelle son Hercule Gallique, Henri II. Ses premières publications de la nouvelle dispensation se concentrent toujours sur la rhétorique, à commencer par la célèbre *Oratio de studiis philosophiae et eloquentiae conjungendis* (1547), qu'accompagnaient les *Brutinae quaestiones* de la même année, la *Rhetorica* de Talon (1549) qui, elle aussi, doit beaucoup à Ramus, les *Rhetoricae distinctiones in Quintilianum* (1549), des éditions commentées des *Bucolica* et *Georgica* de Virgile (1555 et 1556), et quelques commentaires sur Cicéron qui ont vu le jour au cours des années cinquante, sa *Ciceronis de optimo genere oratorum praefatio* et son *Ciceronianus* de 1557 — avec pourtant une tendance à examiner ces œuvres en logicien. La même période fructueuse, pendant laquelle il a continué à enseigner au collège de Presles qu'il dirigeait d'ailleurs toujours, tout en occupant dès 1551 une chaire d'éloquence et de philosophie au Collège Royal, a vu aussi la publication de plusieurs rééditions des *Dialecticae institutiones* (nouveau titre des *Dialecticae partitiones*) et des *Aristotelicae animadversiones*, dont les plus importantes sont sans doute la *Dialectique* de 1555 et une adaptation latine de celle-ci qui est de 1556.

N'oublions pas les autres sujets d'intérêt de cet écrivain fertile et versatile. A la même époque il a produit plusieurs homélies universitaires sur la réforme pédagogique, *Pro*

philosophica Parisiensis Academiae disciplina oratio (1551), *Oratio initio suae professionis habita* (1551), *Oratio de legatione* (1557), et une plaquette *Quod sit unica doctrinae instituendae methodus* de 1557 qui décrit si bien l'orientation de sa pensée sur l'enseignement, et surtout le *Prooemium reformandae Parisiensis Academiae* de 1562. Ajoutons à cette liste de ses travaux quelques titres mathématiques comme l'*Arithmetica* de 1555, l'*Algebra* de 1561, le *Prooemium mathematicum* de 1567, histoire des mathématiques d'une valeur et d'un intérêt inestimables, et la *Geometria* de 1569. N'oublions pas non plus ses deux publications de tendance éthique ou sociologique, le *Liber de moribus veterum Gallorum* et le *Liber de Caesaris militia* de 1559, tous les deux traduits en français. (Dans le *De moribus* il nous parle d'un projet curieux qu'il a de décrire aussi les mœurs de la France contemporaine, projet que malheureusement il ne semble pas avoir mené à bien). Mieux connues que ses autres livres sont les grammaires qu'il a rédigées à partir de 1559 (latine, 1559 ; grecque, 1560 ; française, 1562), complétées par des *Rudimenta* grecs et latins, ainsi que par un *Liber de syntaxi Graeca*. Ce vaste ensemble de travaux traitant de tant de matières est enrichi par des *Scholae* (cours ou commentaires) sur les mêmes matières, auxquelles il faut ajouter des *Scholae physicae* (1565) et des *Scholae metaphysicae* (1566).

Ramus a donc passé sa vie dans la poursuite de son enseignement, l'administration de son collège et de l'université (Égasse Du Boulay nous apprend dans son *Historia Universitatis Parisiensis* la participation de Ramus à des commissions et à des délégations), et dans la composition et publication de ses écrits. Mais deux choses ont contribué à troubler ce repos académique, les querelles intestines entre collègues et érudits, dont je ne retracerai pas ici la triste histoire, mais qui marquent les étapes et le développement des enthousiasmes et de la pensée de Ramus, et la présence sans cesse croissante du problème religieux. En 1562 Ramus paraît avoir rompu définitivement avec la religion catholique, et pendant cette période déprimante pour les universités françaises, il semble s'être réfugié à Fontainebleau de juillet 1562 jusqu'à la paix d'Amboise du 19 mars 1563. De retour à Paris, il a pu tout de même continuer d'enseigner sans trop de difficulté, mais, après une absence forcée de quelques mois en 1567 et 1568, il s'est considéré contraint encore une fois de quitter la capitale et même la France en août 1568, pour entreprendre un long voyage à travers la Suisse et l'Allemagne, qu'il appelle dans sa quatrième préface mathématique son *altera patria*, rendant visite à plusieurs académies étrangères. En août 1570, il est rentré à Paris pour se trouver exclu de son poste au Collège royal et renvoyé de son collège de Presles, à cause de son adhésion ouverte à la religion réformée. Il a passé son temps à réviser

ses publications, à étudier la théologie et à préparer ses *Commentariorum de religione Christiana libri quatuor* qui ne seront publiés qu'en 1576 quatre ans après sa mort. Il a voulu aussi mettre sur pied un vaste projet pour l'unification de tous les arts libéraux et la composition d'un ouvrage qui contiendrait toute la science en latin et en français. Quelques jours avant sa mort, le 16 août 1572, il a écrit à son ancien disciple Johann Freige : *Mandato regio, liberales artes Latine persequimur et Gallice convertimus. Itaque tres primas recognovimus : Grammaticam Latinam et Graecam, Rhetoricam et Dialecticam, quas ad te mittimus : ad reliquas acri animo contendimus : teque singulis annis participem (ut spes est) faciemus*¹. « Sur mandat royal, nous étudions les arts libéraux en latin et nous les traduisons en français. Nous avons donc revu les trois premiers : la Grammaire latine et grecque, la Rhétorique et la Dialectique, que nous t'envoyons : nous nous attachons au reste avec beaucoup de cœur : nous t'en ferons part (nous l'espérons) d'année en année ». Son espoir a été déçu ; le grandiose projet de ses dernières années est resté inachevé. Son auteur a été brutalement assassiné lors du massacre de la Saint-Barthélemy comme chacun sait. Nancel, toujours soucieux de vérité historique, ne nous épargne pas les détails ahurissants et barbares de ce meurtre.

Toute la vie de Ramus a été un cri pour la liberté, même si l'on admet les contraintes qu'imposaient une existence quasisimonacale et une profession dont les bases sont l'ordre et la discipline. Nous pouvons penser d'abord à la liberté ou libération que représente la prise de position publique contre Aristote et l'École, et à son refus de toute autorité se donnant pour raison suffisante de sa propre existence. Nous passons ensuite à la liberté suggérée par la découverte d'une logique simple, naturelle et spontanée, et par la réflexion sur les buts de l'enseignement et sur les moyens de les atteindre. Au demeurant, pour lui la vraie liberté vient d'une nouvelle conception de la science dans son sens le plus large. Et pourtant Ramus est essentiellement un professeur et un pédagogue. Loin de lui la dernière liberté de rejeter, comme Rabelais et Montaigne, la vie académique en soi. Il y reste, et essaie de la transformer de l'intérieur. C'est dans son caractère d'enseigner, tout en améliorant sans cesse son enseignement, mais il reste critique plutôt que créateur.

Ne nous méprenons pas sur la vraie portée de l'attaque contre Aristote. Même si Ramus n'a pas, comme il est très probable, soutenu la thèse infâme, le prétendu sujet n'est jamais loin de ses autres écrits, du moins au début de sa carrière. N'a-t-il pas écrit, dans la préface aux *Scholae physicae* : *Nulla enim philosophiae sententia illustris fere est, cujus contradic-*

1. *Collectaneae praefationes*, 1577, p. 254.

tionem aliquam in Aristotele non reperias, proposition qui ne paraphrase pas le sujet de thèse, mais qui garde une certaine affinité avec lui¹? Dès 1543, il s'en est pris à Aristote et il est utile de noter dans quels termes il a mené son attaque. Au cours des *Aristotelicae animadversiones*, lorsqu'il retrace le développement de la philosophie, après avoir loué les présocratiques, surtout Zénon et Hippocrate, et ensuite Socrate et Platon, il arrive à Aristote, qui, selon lui, a estompé les contours de la vérité et tout brouillé en philosophie. Seulement le lecteur s'aperçoit rapidement qu'Aristote n'est pour Ramus qu'un homme de paille, et que c'est à ses premiers disciples qu'il en veut, à ceux qui avaient semé l'ignorance et la fausse doctrine : *deserto enim veteris inuestigationis, et exercitationis studio, contrariam viam sunt ingressi in qua rebus sibi quoquomodo ab Aristoteles traditis contenti, nihil melius inuestigarunt; et exercitationem (non qua viuus Aristoteles usus erat, sed quam in libris corruerat) secuti, rem totam ad fatuam, puerilemque infantiam deduxerunt*². « En effet, ils ont abandonné le zèle qu'ils avaient, anciennement, pour les recherches et pour les exercices et ils se sont engagés dans la voie contraire : se contentant de ce qui, n'importe comment, leur avait été transmis d'Aristote, ils n'ont rien cherché de meilleur ; ayant imité aussi ses exercices (non ceux qu'il avait pratiqués de son vivant mais ceux dont ses livres avaient donné une image corrompue), ils ont réduit toute l'affaire à un balbutiement vain et puéril ». L'adhésion aveugle à la doctrine d'Aristote, qui implique l'abandon de la vérité comme idéal à poursuivre, ne date donc pas à ses yeux du Moyen Age. Ses lecteurs lui ont tout de suite fait deux critiques : 1) nulle part le vrai Aristote n'entre en scène. Les ennemis de Ramus lui jettent au nez son incompréhension du Philosophe, mais Ramus pare le reproche en se réfugiant derrière l'état corrompu du texte : la bibliothèque qu'est la philosophie d'Aristote, le grand dépôt des idées de ses prédécesseurs, a subi les ravages « des teignes et des blattes »³ 2) Ramus doit plus à Aristote qu'il n'en a l'air et qu'il ne l'avoue, et est coupable du crime d'ingratitude : *Quicquid enim sum, ex Aristotelis schola sum*, « quoi que je sois, je suis de l'école d'Aristote », dit-il, en citant le reproche que lui font quelques adversaires, comme Gouveia, qui déclare que Ramus se repaît de la dépouille d'Aristote, se gorgeant de la gloire qui lui est due. La réponse de Ramus, superficielle pour ne pas dire malhonnête, signale d'abord ce qu'il a puisé chez les prédécesseurs d'Aristote, et ensuite ce qui a été découvert depuis sa mort, par les stoïques entre autres, et elle aboutit à la conclusion désinvolte : *quid ergo reperit Aristoteles? quod*

1. *Scholae in liberales artes*, 1569.

2. *Aristotelicae animadversiones*, 1543, fol. 3 r^o.

3. *Scholae physicae*, préface, dans *Scholae in liberales artes*, 1569.

*puer non omnino inconsideratus animaduversa naturae in iudicando dispositione una hora inueniret*¹. « Qu'a donc trouvé Aristote? Ce que trouverait en une heure un enfant qui ne serait pas tout à fait dénué de réflexion, en prêtant attention à sa disposition naturelle à juger ». Tout content de cette trouvaille, il surenchérit, disant qu'on pourrait apprendre toute la philosophie d'Aristote en l'espace d'une journée ou d'une semaine au plus, ce qui fait penser à la boutade puérile que lui a lancée Turnèbe en 1553 dans ses *Animadversiones in Rullianos Petri Rami commentarios*, qu'un homme très occupé pourrait apprendre en trois jours tout ce qu'il y a de solide dans la philosophie de Ramus².

Il ne me semble pas très utile d'entrer dans le vif de la discussion sur l'utilisation exacte que Ramus a faite d'Aristote; nous pouvons nous appuyer sur ses critiques anciens et modernes qui sont tous d'accord sur sa superficialité. Ce qui est important, c'est l'idée qu'il se faisait du philosophe grec, et les points sur lesquels il l'attaquait, notamment son manque de méthode, ses autres défaillances logiques, son irrégion ou l'incompatibilité de quelques-unes de ses idées avec la doctrine chrétienne. Mais à nos yeux, et aux yeux de ses contemporains, Ramus a toujours été membre de l'école d'Aristote ou plutôt de l'école des disciples d'Aristote. En tout cas lui aussi a souvent reconnu ses dettes. Il a été tout à fait capable quand cela lui semblait bon de faire appel à Aristote, par exemple, dans les *Aristotelicae animadversiones* où il dit que c'est en suivant les conseils d'Aristote qu'il prend la vérité comme son autorité, ou dans la *Pro philosophica Parisiensis Academiae disciplina oratio* quand il essaie de justifier l'union qu'il est en train d'établir entre la philosophie et l'éloquence, et s'appelle même *eius amatorem, sectatorem, doctorem*, donnant à ses adversaires le sobriquet enfantin de « kakistoteleos ».³ Et il y a plus, comme l'on peut voir dans le chaleureux panégyrique qu'il lui dédie dans la préface à la *Dialectique* :

La secte péripatéticienne a mis grand'estude en ceste discipline, et principalement Aristote, premier auther d'icelle, a composé pour le moins six vingt dix livres de Dialectique, esquelz a compris la Dialectique des Anciens. Et par liberté propre à tous grandz philosophes, a disputé fort et ferme contre leurs opinions, voire qui plus est, par magnificence du tout hardie et admirable, presque se despiste qu'auteurs et docteurs de si noble Philosophie l'ayent précédé et, esmeu de ce despit, appelle les Anciens tantost agrestes et ignorans de Dialectique, comme au premier de la Philosophie, tantost dict haultement et se vante qu'il est le premier

1. *Aristotelicae animadversiones*, 1543, fol. 73 r^o, fol. 73 v^o.

2. *Opera omnia*, 1600, I, p. 73.

3. *Aristotelicae animadversiones*, 1543, fol. 21 r^o, *Pro philosophica disciplina*, 1551, p. 84.

auteur d'icelle et que, devant soy, n'en avoyt esté enseigné par les Anciens non pas cecy ou cela, mais du tout rien, comme en la peroration de son *Organe*. Et n'a disputé de l'art seulement avec grand labeur et grand courage, mais avec bruict de son nom l'a exercé ensemblément avec la Rhétorique et par cest exercice s'est acquis le fleuve d'or célébré par Cicéron¹.

L'union de la philosophie et de l'éloquence lui est très chère, et ses adversaires ne veulent pas en admettre la valeur ; il est donc compréhensible qu'il cherche la corroboration de son idée là où il peut. C'est vrai aussi qu'il ne donne à Aristote que les mérites qu'il voudrait se voir attribuer. Mais la louange est généreuse, et on ne dirait pas qu'elle vienne de la plume d'un adversaire opiniâtre et implacable. S'il y a une chose qu'il admire chez Aristote, comme chez n'importe quel autre philosophe, c'est sans aucun doute précisément son amour de la liberté. Quand il semble le rejeter, c'est le plus souvent parce que ses disciples ont fait des paroles du maître un canon sacré, qui substitue l'autorité à la vérité. Or, c'est la recherche avouée de la vérité qui distingue la quête philosophique de Ramus de celle de la plupart de ses contemporains. Déjà, en 1543, il avait divisé la race humaine en deux catégories :

Hominum duo genera sunt : alterum ad ingenii libertatem, et veritatis amorem natum liberali, et ingenua institutione expositum : quod rebus omnibus anteponat veritatem : alterum indoctum, et agreste, plerunque etiam controuersum natura, et litigiosum : quod existimat summam esse laudem quouis modo contradicere².

« Il y a deux genres d'hommes : les premiers sont nés pour la liberté de l'esprit et pour l'amour de la liberté ; ils sont polis par une éducation libérale et noble ; les autres sont sans savoir et rustiques ; le plus souvent ils sont même nés pour la controverse et les litiges : ils estiment que le plus grand mérite est de trouver quelque moyen de contredire ».

Quand il parle du parti des ergoteurs, Ramus se décrit sans le savoir, mais il se rangerait évidemment du côté des « gens libères et bien nés », amateurs de la vérité.

Les *Aristotelicae animadversiones* contiennent un développement parallèle qui rend explicite l'opposition entre la vérité et l'autorité, entre la nature et les ténèbres aristotéliennes. Ce sera la tâche de l'homme libre de vaincre les monstres féroces qui gardent l'entrée du jardin de la science, afin d'accéder à la vérité³. Au cours des *Dialecticae institutiones*, dans un accès inhabituel de néoplatonisme, il assimile le bon dialecticien au sage chef de la République, et, se servant du mythe

1. *Dialectique*, 1555, p. IV-V.

2. *Dialecticae institutiones*, 1543, fol. 32 v^o.

3. *Aristotelicae animadversiones*, 1543, fol. 38 v^o.

de la caverne, il fait la prière qui suit : *Quare agite, ignem hunc ab illa coelesti lampade demissum accendamus, vinculis liberemur, sursum ab his umbrarum tenebris erumpamus imagines, veritatem meditemur*¹. « C'est pourquoi allez, allumons ce feu descendu de cette lampe céleste, libérons-nous de nos liens, élevons-nous au-dessus de ces ténèbres que font des ombres et brisons les images, méditons la vérité ». Toute cette section du livre atteste d'une qualité de feu et de lumière, et d'un mouvement de passion que Ramus retrouvera rarement par la suite. La même idée se trouve clairement exposée dans les *Aristotelicae animadversiones* : *sit secta nobis una non Platonis, non Aristotelis, non hominis cuiusquam, sed veritatis, cuius sectatores, et aemuli cuiusque inuestigandae, et aestimandae periti, dialectici nominentur*. « Nous ne voulons pour nous qu'une secte, non celle de Platon, ni celle d'Aristote, ni d'aucun homme mais celle de la vérité, dont les sectateurs, rivalisant chaque fois pour la trouver et experts à l'apprécier, seront appelés dialecticiens », ou bien, plus tard dans le même livre, *conferamus itaque postremo loco, si placet, falsas Aristoteleorum tenebras cum vera, naturalique luce : illic est unica autoritas pro omni veritate : hic unica veritas pro omni autoritate*². « Aussi rejetons à la dernière place, si nous le voulons bien, les ténèbres trompeuses des aristotéliens : nous avons avec nous la lumière de la vérité et de la nature : là réside l'unique autorité pour toute vérité ; là l'unique vérité pour toute autorité ».

Ramus entre dans le débat des anciens et des modernes, se rangeant carrément du côté des modernes quand il s'élève contre la domination de la coutume comme justification de mauvais procédés pédagogiques : *valeat consuetudo*, suggère-t-il,

*retineatur antiquitas, ambulemus in via patrum : non simus tam arrogantes ut velimus patribus esse sapientiores : doceamus, quae didicimus : etiamne vana? inutilia? perniciose, quibus ingenia retardantur? vita corrumpitur? prudentia hebetatur? opinor, quia Aristoteles dixit. Proh summe Jupiter : hi sapientiae humanae publicis studiis professores maxima mercede instituuntur*³?

« Donnons force à la coutume, retenons l'antiquité, marchons dans la voie de nos pères ; ne soyons pas si arrogants que nous souhaitions être plus sages qu'eux ; enseignons ce que nous avons appris : même les vanités ? ce qui est inutile ? les leçons pernicieuses qui retardent les talents, corrompent la vie, émoussent la sagesse ? oui, je pense, puisque Aristote l'a dit. Par le Jupiter suprême, seront-ce là les professeurs d'humaine sagesse qu'on instituera dans les chaires publiques avec le plus grand salaire ? »

1. *Dialecticae institutiones*, 1543, fol. 36 v^o.

2. *Aristotelicae animadversiones*, 1543, fol. 30 r^o, fol. 79 v^o.

3. *Op. cit.*, 77 r^o.

Le ton n'est pas très différent de celui de Montaigne ou de Voltaire.

Deux obstacles sérieux se présentent à lui et l'empêchent de faire l'ascension platonicienne. En premier lieu, l'influence écrasante des aristotéliens a fait que la liberté de penser a été perdue de vue et que la pratique et les habitudes dans l'enseignement ne la favorisent guère. Ramus est souvent revenu à cette accusation qui lui tient à cœur. Galien était le dernier vrai philosophe des temps anciens, écrit-il dans la nouvelle édition capitale des *Aristotelicae animadversiones* parue en 1556, et après lui,

Serui deinceps, non philosophi fuere : et Φιλαριστοτέλεια, non philosophia : et quidem Φιλαριστοτέλεια, Aristotelicae philosophiae dissimillima : Aristoteles liberrimus in philosophia fuerat, contra omnem vetustatem, atque adeo doctorem Platonem veri gratia liberrime senserat, logicamque artem non solum concisis contentionum modis, sed disputationibus perpetuis, et in utramque partem tractatis exercuerat¹.

« Partant, ce furent des esclaves, non des philosophes ; ce fut du *philaristotélisme*, non de la philosophie ; et en vérité le *philaristotélisme* est fort différent de la philosophie aristotélienne ; Aristote avait été tout à fait libre en philosophie, contre toute vétusté, et même son maître Platon, pour trouver le vrai, il l'avait interprété avec la plus grande liberté, et il avait pratiqué l'art de la logique non seulement selon les modes d'un débat concis mais sous forme de discussions suivies et traitées selon le pour et le contre ».

Le résultat en a été qu'au cours de l'âge des ténèbres la liberté et la vérité ont été ensevelies :

Ab interpretibus libertas veri quaerendi et tuendi abiecta est, exercitatio vera nulla adhibita : tota res ad seniles et inertes, de praeceptis creditis, non intellectis, non usu ullo meditatatis et expertis, altercationes traducta est².

« Les interprètes ont rejeté la liberté de chercher et de défendre le vrai ; ils n'ont nullement pratiqué l'exercice du vrai : toute l'affaire a été transposée en débats séniles et sans art, à partir de préceptes crus, non compris, qui n'ont été médités ou expérimentés par aucun usage ».

Et en deuxième lieu Ramus ressent très fortement les restrictions matérielles à sa liberté, qu'elles viennent des autorités civiles, ecclésiastiques ou universitaires, ou même de la simple méchanceté de ses collègues. Après s'être brouillé avec les autorités, il s'est vu obligé de les ménager. En 1547, à l'avènement au pouvoir d'Henri II, le Cardinal Charles de Lorraine

1. *Aristotelicae animadversiones*, 1556, p. 30.

2. *Ibid.*

pourvoit à sa rentrée en grâce en démontrant au roi le droit traditionnel du philosophe à la liberté de parole : *Omni- bus temporibus in philosophia liberum cuique fuisse, pro quo et contra quem vellet dicere, philosophiamque aliter absolvi non posse*¹. « A toute époque, en philosophie, chacun a pu librement parler pour et contre qui il voulait : la philosophie ne peut s'accomplir autrement ». Les circonstances pénibles de sa propre vie laissent beaucoup à désirer : *Fortunae necessitate coactus, multos annos duram servitutem servivi*, mais il peut ajouter avec fierté : *animo tamen nunquam servus fui, animum nunquam despondi, vel abjeci*². « Forcé par la nécessité, j'ai enduré pendant beaucoup d'années une dure servitude... Cependant je n'ai jamais été esclave en esprit, jamais je n'ai mis mon âme à l'encan, jamais je ne l'ai abandonnée ». Les *Brutinae quaestiones* avaient déjà suffisamment laissé apercevoir son dégoût profond et sa peur devant ceux qui préparaient des entraves à sa liberté, y compris selon lui un attentat contre la liberté de penser : *me (quem nostrates Aristotelei et lingua et manibus ita constrinxerant, ut de philosophia nec dicere, nec scribere quicquam, ac vix quidem cogitare possem*³. « ... Moi, dont nos Aristotéliens avaient si bien lié la langue et les mains qu'en philosophie je ne pouvais rien dire ni écrire, à peine penser... ». A la base de son désir de liberté se trouve sa conviction démocratique que tout le monde doit jouir des mêmes droits : *Equidem suum cuique arbitrium liberum esse cupio : nec mihi unquam sentiendi licentiam ullam assumpsi, quam non libenter eandem caeteris concedam*. « En vérité, je désire que chacun possède son libre jugement : et je ne me suis jamais arrogé la liberté de penser sans la concéder volontiers aux autres » a-t-il annoncé dans le *Ciceronianus*⁴.

Comme tant de ses contemporains, Ramus a profondément réfléchi sur la nature de l'enseignement ; le résultat principal de sa méditation était de le rendre à la fois plus sérieux et plus libre. C'est dans le discours *Pro philosophica disciplina* qu'il parle le plus clairement de la finalité de sa réforme pédagogique projetée. Au cours de la huitième année de sa scolarité l'étudiant acquerra le grade de maîtrise ès arts, connaissant déjà à fond le latin et le grec, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie, la physique et l'éthique, miraculeusement, car ces quatre dernières matières n'ont jamais figuré au programme ! et une fois parvenu à l'âge mûr de quinze ans sera capable à son tour d'instruire d'autres étudiants dans ces matières, ou bien de

1. *Oratio initio suae professionis habita*, dans *Collectaneae praelectiones*, 1577, p. 407.

2. *Ibid.*, p. 426-427.

3. *Brutinae quaestiones*, 1549, p. 5.

4. *Ciceronianus*, 1580, p. 18.

mettre sa science à l'épreuve : *in forum, in Senatum, in concionem populi, in omnem hominum conventum*¹. Quel étudiant de l'époque a pu s'empêcher de se réjouir du *cursus* élargué, en voyant une fin d'études qui n'était pas perdue derrière l'horizon ou les ombres de l'avenir, une carrière et une réussite garanties? Et pour conclure le marché, la promesse d'une formation morale des plus pures, la vraie finalité de tout enseignement : *Hanc animi perfectionem Rhetores eloquentiam perfectam, Philosophi melius et verius philosophiam perfectam ex perfecta artium explicatione, ex perfecta artium exercitatione, nonnulli completum quendam veluti orbem doctrinae ἐγκυκλοπαιδεῖαν vocant*². « Cette perfection de l'esprit, les rhéteurs l'appellent éloquence parfaite, les philosophes mieux et avec plus de vérité philosophie parfaite née du parfait déploiement des arts, de leur pratique parfaite ; quelques-uns nomment *encyclopédie* ce qui est en quelque sorte le cercle parfait de l'enseignement ». Ramus n'a utilisé que rarement le mot « encyclopédie », si l'on pense à l'intérêt que ses contemporains montraient pour cet idéal, mais sa pensée a souvent porté là-dessus, en particulier lorsqu'il s'occupait de l'aboutissement de l'enseignement de tous les arts séparés. Clarification et application — voilà les deux principes de base de son œuvre pédagogique, principes qu'il expose succinctement dans la préface au Cardinal Charles de Lorraine à son édition des *Georgica* : *Genus igitur istud docendi, Mecoenas, imprimis amplectimur et amamus, quo disciplinae non modo clariores, sed humanae vitae commodiores et utiliores efficiuntur*³. « O Mécène, nous embrassons et aimons parmi les premiers le genre d'expression qui rend les disciplines scolaires non seulement plus brillantes mais plus commodées et utiles pour la vie humaine ». Et dans le *Ciceronianus* il montre comment ses principes s'appliquent aux études supérieures de droit et de théologie, qu'il voudrait voir plus simples. En ce qui concerne le droit, comme Montaigne il estime qu'il y a trop de lois, n'ayant pas pour la plupart grand-chose à voir avec les mœurs de son pays et de son époque :

Romani pueri, duodecim tabulas sine doctore, sine labore ediscabant : Sic Franci pueri, suas tabulas, Caroli Lotharingi Cardinalis consilio, Henrici Valesii Regis beneficio Francice descriptas ediscant : et si tum doctoribus jureconsultis sit opus, in singulis parlamentis, ubi legum summa, et sine provocatione, judicia exercentur, transverso foro obambulant, vel in solio domi sedentes facile reperientur, qui Scaevolarum instar, consulentibus respondendo, studiosos audiendi libenter edoceant⁴.

1. *Pro philosophica disciplina*, 1551, p. 49.

2. *Ibid.*

3. *Georgica*, 1556, p. 14.

4. *Ciceronianus*, 1580, p. 82-83.

« Les petits Romains apprenaient les douze Tables sans maître et sans peine. C'est de même façon que les petits Français doivent apprendre leurs lois, qui ont été rédigées sur les conseils du Cardinal Charles de Lorraine et par le bienfait du Roi Henri de Valois ; et s'il arrive alors qu'on ait besoin de doctes jurisconsultes, dans les divers parlements où l'on met en œuvre l'ensemble des lois et où l'on juge sans appel, on trouvera facilement, se promenant sur la place publique ou siégeant chez eux, des gens qui, à l'instar des Scaevola, répondent à ceux qui les consultent et instruisent volontiers ceux qui souhaitent les écouter ».

Nous avons déjà vu l'image qu'il voulait se faire du médecin idéal ; c'est ici le tour de l'homme de loi dont la peinture est aussi optimiste et peu réaliste, et ce sera bientôt celui du théologien, autre espèce d'*orator forensis* : *hi populorum doctores : hi magistri gentium : hi divinae voluntatis interpretes et concionatores, dicendi libertatem ac dignitatem propriam semper habuere*¹. Le livre entier frémit de son idéal de liberté, de justice sociale et de responsabilité civique et religieuse. L'étudiant de Ramus (et ce sont les étudiants qu'il considère comme la principale justification de tout son travail) a dû apprécier autant que l'aise et la joie de sa philosophie, l'utilité qui était son corollaire. La méditation du maître portait toujours sur l'enseignement en son entier, et il ne voulait jamais dissocier la théorie de la pratique, l'enseignement de son but final, la formation du bon citoyen.

Il faudrait citer ce beau passage à tendance platonisante des *Dialecticae institutiones* qui contient son hymne à la science libératrice. Ramus, après avoir mentionné en détail le *concursus* de toutes les disciplines auxquelles la dialectique donne accès, sans pourtant prononcer le mot d'encyclopédie, continue ainsi :

quid ergo, quantas divinae sapientiae, et quam synceras imagines mathesis philosophis animis ostendit? qua via proprius in hac mortalitatis illusionem, ad immortalis naturae conditionem accedimus? hominem insolitis, perturbatisque corporis tenebris obcaecatum dolemus? mathesis in eo lumine constituit, ut innumerabilem rerum multitudinem modis numerisque distinguat. hominem corporis exigui, velut carceris angusti custodia constrictum querimus? mathesis liberat, seu potius hominem hac mundi universitate maiorem reddit : ut eam cuius vix millies millesimum punctum dici potuit, totam oculis ipsa multo grandioribus, aspiciat. hominem a coelesti possessione in ultimas mundi partes abiectum, et a patria extorrem, exulemque miseramur? mathesis in auitam patriamque coeli hereditatem restituit : tabulasque tam preciosae possessionis (quibus temporum vices momentaque certis characterum notis designantur) non solum interpretatur, sed diis ipsis authoribus addicit. hominem maximis, et turbulentis cupiditatum motibus misere iactatum lamentamur? mathesis

1. *Ibid.*

tranquillitatem parit, et discordes animae motus harmoniae suauitate temperat. et ad concordiam rationis imperio consonantem redigit. quam coeleste, quamque deorum proprium est, cum in tenebris caecus erres, in amplissimo lumine omnia numerare? cum in uno loco vinctus tenearis, omnes regiones celerrime, liberrimeque peragraré? cum exules, in media patriae luce uersari? cum agiteris, statum tenere¹?

« Eh quoi ! quelles hautes images de la sagesse divine, et combien exactes, la connaissance de la philosophie montre aux esprits? Quel chemin nous fait accéder plus proprement des illusions présentes de notre mortalité à la condition immortelle de notre nature? Nous souffrons de voir l'homme aveuglé de manière extraordinaire par les ténèbres et les troubles de son corps? La connaissance le place dans une lumière où il peut distinguer selon les modes et les nombres l'innombrable multitude des êtres. Nous nous plaignons que l'homme soit resserré comme dans la garde d'une prison étroite? La connaissance le libère, ou plutôt elle rend l'homme plus grand que la totalité de ce monde. Lui dont on aurait pu dire qu'il est à peine un point, le millionième, il le voit d'un regard qui le dépasse lui-même beaucoup en grandeur. L'homme qui de ses possessions célestes a été rejeté dans les parties extrêmes du monde, banni et exilé de sa patrie, aurons-nous pitié de lui? La connaissance le rétablit dans l'héritage céleste de ses ancêtres et de ses pères : les registres d'une si précieuse possession (qui désignent les changements des temps et leurs moments par l'indication certaine de leurs caractéristiques), non seulement elle les interprète mais elle les fixe selon l'autorité des dieux mêmes. Nous plaignons l'homme malheureusement ballotté par les mouvements extrêmes et turbulents des désirs? La connaissance engendre la tranquillité et tempère les mouvements discordants de l'âme par la suavité de l'harmonie ; et elle la ramène à la concorde qui trouve la consonance dans le pouvoir de la raison. Combien céleste, combien propre aux dieux est le fait, lorsque vous errez aveuglément dans les ténèbres, de dénombrer toutes choses dans la plus ample lumière? lorsque vous êtes retenu enchaîné en un seul lieu, de parcourir toutes régions avec la plus grande vitesse et la plus grande liberté? lorsque vous êtes exilé, de vous trouver au milieu de la lumière de vos pères? lorsque vous êtes agités, de rester en votre état? ».

Bel hymne au progrès de la science qui libère, montrant tout son espoir, et sa conviction de la valeur suprême de la raison !

Pour Ramus, bon pédagogue qu'il était toujours, le concept de l'imitation, concept si cher aux théoriciens et auteurs d'Arts poétiques à l'époque de la Renaissance, se trouvait au centre du processus de l'enseignement, et avait des connotations philosophiques et théologiques. C'est, bien entendu, dans son *Ciceronianus* qu'il élabore sa théorie générale : l'imitation de Cicéron sera totale. Pour sa part, il se propose de décrire de la façon la plus suivie toutes les qualités de Cicéron,

1. *Dialecticae institutiones*, 1543, fol. 40 v^o-41 r^o.

non seulement les caractéristiques superficielles de son style, afin de donner au lecteur une connaissance des causes aussi bien que des effets, et de l'amener à une authentique imitation du maître. Pour la même raison, lorsqu'il présente à ses élèves les œuvres de Virgile, c'est surtout à titre d'imitation, et à l'édition des *Bucolica* il appose une vie du poète : *Sic enim virtutum caussis perspectis, fructus earum laudesque plenius et uberius intelligentur*¹. « Car ayant ainsi distingué les causes des vertus, on comprend plus complètement et de façon plus féconde leurs fruits et leurs mérites ». Beaucoup plus que les théoriciens de la Pléiade — on peut penser à Du Bellay, au Ronsard de l'*Abrégé* et des préfaces à la *Franciade*, ou à Peletier, le plus intelligent, et, n'en déplaise à Pontus, le meilleur philosophe de la bande —, Ramus a su intégrer dans son système l'imitation de la nature et l'imitation artistique, accordant à cette dernière une place plus importante que les autres ne voulaient lui donner. Les bases philosophiques de sa théorie sont à chercher ailleurs dans son œuvre, où, à maintes reprises il développe le processus binaire de l'analyse et de la genèse, le premier indiquant l'examen méthodique d'un ouvrage déjà existant, et le deuxième l'engendrement d'un nouvel ouvrage, soit oral, soit écrit, par la pratique de l'art :

Haec exercitatio Analysis a nobis appellatur, quia partes operis et exempli ad distinguendum propositi retexit, et singulas ad artis normam perpendit. Secunda exercitationis via nobis est, cum discipulus exemplo cognoverit, quomodo regulis artis periti homines utantur, et imitando primum simile aliquid effingat, deinde per seipsum et suo marte nitendo conandoque suum aliquid et proprium faciat. Haec exercitatio Genesis a nobis appellatur, quia nouum gignat opus et efficiat².

« Cet exercice est par nous appelé Analyse, parce qu'il découvre les parties de l'œuvre et de l'exemple qu'on propose pour distinguer et les jauge dans chaque cas selon la norme de l'art. La seconde voie d'exercice intervient pour nous quand le disciple se rend compte par l'exemple de la façon dont les hommes expérimentés usent des règles de l'art et quand en imitant il réalise d'abord une ressemblance et ensuite par lui-même et par ses propres efforts, accomplit une œuvre qui lui appartienne en propre. Cet exercice, nous l'appelons création (*genesis*), parce qu'il engendre et effectue une œuvre nouvelle ».

L'idée de l'imitation, qui se rapproche de très près de notre concept moderne de l'originalité, inconnu à l'époque, fait partie du mouvement général par lequel l'homme essaie de se rendre plus semblable à Dieu à l'image de qui il a été créé, et est donc synonyme de l'ascension vers la sagesse.

Cicéron reste le modèle principal à imiter, mais d'autres

1. *Bucolica*, 1558, p. 4.

2. *Pro philosophica disciplina*, 1551, p. 28.

auteurs entrent en compte : *In ea certe haeresi minime connumerari velim, ut Ciceronianum in sermone statuam et totum et solum, quod in Ciceronis libris hodie legimus : in iis enim nonnulla sunt, quae nequaquam pro Ciceronianis habeam : et per multa desunt, quae Ciceroniana vel maxime existimem.* » Dans cette secte, assurément, je ne voudrais pas du tout être compté, de manière à déclarer Cicéronien dans mon style totalement et seulement ce que nous lisons aujourd'hui dans les livres de Cicéron : on y trouve des choses que je ne saurais tenir pour cicéroniennes ; et beaucoup manquent, que je puis estimer tout à fait cicéroniennes ». Ce qu'il voudrait retrouver ce serait un « âge moyen » de latinité (*neutram volo, aetatem intermediam peto*) qui correspondrait au meilleur vin doux de Falerne, et exclurait la langue désuète de Caton ou de Plaute, et la langue nouvelle de Tite-Live, Sénèque, Pline, Celse, Quintilien ou Tacite, et embrasserait le pur et bon latin de Térence, Varron, Salluste et César et surtout de Cicéron¹. Ramus partage donc le désir qu'éprouvaient ses contemporains pour avoir le latin pur, et rejette en grammaire aussi bien qu'en dialectique : *obscuritas istorum carminum praesertim ineptorum et semilatinorum*² (on bronchera peut-être sur le *semilatinorum*). « L'obscurité de ces méchants poèmes qui sont particulièrement ineptes et semi-latins ».

Pour accéder à l'imitation de Cicéron, le Cicéronien devrait suivre cette sorte de philosophie qui produit à la fois la constance et l'éloquence, se remettant à l'étude de la philosophie académique, la vraie philosophie péripatéticienne, habituelle dans l'ancienne université de Paris, confirmée par les décrets de rois et de pontifes, mais rejetée depuis en faveur d'un stoïcisme aride qui méprise les ornements de rhétorique et les fleurs de poésie. En dépit de la rigueur de sa vie privée où il met en pratique plusieurs de ces principes (Nancel tout en restant hagiographe nous convainc de son intégrité austère), Ramus est loin d'accepter le stoïcisme théorique. Mais étant donné son amour passionné de Cicéron dans le *Ciceronianus*, pourquoi l'avait-il attaqué si amèrement dans les *Brutinae quaestiones*? Je mettrai cela au compte de sa naïveté et de son enthousiasme de néophyte. Il y décrit d'ailleurs comment l'éloquence, la science, la divine prudence et le génie de Cicéron le réjouissent merveilleusement. La seule chose qui le gêne c'est sa fureur poétique et sa facilité surabondante : *Displicet tamen inter tot tantasque uirtutes Asiaticorum magistrorum in egressionibus et repetitionibus redundantia, liberior etiam quaedam iactantia*³ « Pourtant, ce qui nous déplaît parmi les qualités

1. *Ciceronianus*, 1580, p. 18.

2. *Praefatio grammatica quarta*, dans *Collectaneae praefationes*, 1577, p. 4.

3. *Brutinae quaestiones*, 1549, p. 135.

si nombreuses et si grandes des maîtres d'Asie, c'est la redondance dans les digressions et les répétitions, ainsi qu'une certaine prétention trop libre... », la vanité ou vantardise qui semble si bien caractériser Ramus lui-même. Ce qui ressort de ce livre impétueux n'est rien moins qu'une affirmation de sa manière de concevoir la science, l'unique méthode qui sert de base à tout enseignement ; la pédagogie prime sur la philosophie et même sur l'évaluation de Cicéron. Il se peut bien que Ramus ait fait une injustice à Cicéron, l'ayant mal compris, mais son enthousiasme et son dialogue vif avec lui, comme si c'était avec n'importe quel libelliste du quartier des collèges, ont rendu le philosophe latin plus présent et plus vivant aux yeux des contemporains de Ramus. Celui-ci a beau avoir eu tort ; il possédait en même temps que tous les défauts d'un gourou et d'un grand vulgarisateur, alliance d'arrogance, d'égoïsme et de superficialité, leur passion, leur don d'animation, de communication et de persuasion. Apprécions à leur juste valeur des livres comme les *Brutinae quaestiones* où les *Rhetoricae distinctiones* et l'influence qu'ils ont dû avoir sur celui qui s'attardait devant les nouveautés de librairie, ou qui s'apprêtait à étudier la rhétorique en classe, en 1547 ou 1549.

Personne ne croit plus que la pensée de Ramus ait été très profonde ni très originale. Comment donc expliquer son immense popularité, les mille et quelques tirages de ses œuvres entre 1550 et 1650 dont parle le père Ong ? Il me semble qu'en soi l'attaque contre Aristote et Cicéron (qui, d'ailleurs, nous l'avons bien vu, était loin d'être absolue) ne l'explique que très faiblement. Beaucoup plus importante est la réforme théorique et pratique de l'enseignement, imposée par son refus de l'autorité et son esprit démocratique, que nous avons pu apercevoir dans ses écrits et dans l'anecdote initiale sur le médecin suffisant et le philosophe indigné. Il faudrait ajouter à cela l'idée alléchante d'une logique à la portée de tout le monde, d'un bon sens universellement partagé, l'idée que chacun est logicien, même malgré lui et dans ses moments les plus perdus. C'est pour ces raisons que pendant plusieurs années c'était lui la grande vedette des amphithéâtres, l'orateur le plus couronné de succès du carrefour de la rue de Fouarre dont les propos rivalisaient avec les cris des lavandières. Mais Ramus était plus qu'un simple vulgarisateur. Il ne manquait pas à l'époque de *compendia* qui promettaient la science et même la vertu à peu de frais, qui, ayant vu la lumière, se sont éteints pour ne laisser qu'un ou deux exemplaires dans les grands dépôts nationaux. La vulgarisation ne garantit pas l'immortalité. Le cas de Ramus est tout à fait autre. Ses œuvres ont subsisté. Il a eu le grand mérite d'avoir voulu adapter les acquisitions de la Renaissance au domaine scolaire. Chose curieuse, personne avant lui n'avait projeté de réformer l'éducation de fond en comble. Même Dorat, en dépit de son in-

fluence universelle et enivrante, était peu fait pour passer tout en revue, et pour s'intéresser aux détails administratifs qu'exigerait une telle réforme. Il restait au seul Ramus de tout changer de l'intérieur même du système, offrant aux étudiants un programme positif et cohérent. S'il répétait parfois ce qu'avaient dit Budé, Valla, Érasme, il était, lui, beaucoup plus près des vrais problèmes de la vie universitaire que n'étaient ses illustres devanciers. Que Marot ou Rabelais ait protesté contre l'ignorante Sorbonne, passe, mais qu'un de ses membres les plus éminents s'indigne au point de les rejoindre dans cette attaque, tout en restant au cœur de l'établissement, voilà qui risquait d'ébranler les fondations. Son refus de l'autorité, son désir de liberté, ont sous-tendu toute son œuvre et lui ont assuré le rayonnement qu'on lui connaît.

Peter SHARRATT.

Edinburgh